

DU RIT AMBROISIEN.

Une lettre sur la Lombardie, publiée dans l'*Univers*, contient ces détails intéressans :

« C'est dans la cathédrale et dans les autres églises de Milan que se conserve encore le rit ambrosien. La différence de ce rit avec le rit romain, au sacrifice de la messe, consiste en des suppressions ou transpositions de quelques prières. Ainsi le prêtre ne récite point le psaume *Judica*, ne se tourne point vers l'assemblée chrétienne pour lui souhaiter la présence et la protection du Seigneur, et ne se lave les mains qu'au moment de l'élévation. On a publié dernièrement quelque chose sur ce sujet : doit-on ou non garder le rit ambrosien ? Lorsque Charlemagne, maître de l'empire des Lombards, voulut abolir le rit ambrosien, on lui demanda grâce en faveur de saint Ambroise, et il se rendit aux prières des habitans de Milan. En l'année 1440, le cardinal Branda Castiglione reprit l'idée de Charlemagne, mais il courut risque de la vie en la voulant faire exécuter. Le peuple s'attoupa autour de son palais, et le contraignit à jeter par les fenêtres tous les livres du rit ambrosien, qu'on avait amassés pour les anéantir. Heureux d'en être quitte à ce prix, le cardinal n'osa plus mettre le pied dans la ville. Ainsi une première fois on résista au nom de Saint Ambroise, dont le souvenir était encore vivant dans les cœurs ; une seconde, avec la pensée de la foi qui s'inquiète et de l'orgueil national intéressé à la garde d'un dépôt si fidèlement conservé depuis longtemps.

« Au moment de l'invasion des barbares au moyen âge, le désordre, la confusion, les conversions nouvelles des peuples, l'hérésie qui menaçait l'Eglise, ne donnèrent pas le loisir d'organiser partout uniformément les cérémonies extérieures. Un évêque zélé, un saint Ambroise, fixait ces formes pour les diocèses qu'il gouvernait, et l'on tenait d'autant plus à les conserver, que la mémoire du fondateur était plus vénérée et plus chérie des peuples.

« Le rit ambrosien a lui-même éprouvé de nombreuses réformes depuis l'époque de sa création. Par exemple, on ne baptise plus en plongeant le corps entier dans l'eau, comme cela se pratiquait dans les premiers temps. Les livres de voyages parlent du baptême par immersion sans en expliquer les cérémonies. J'étais donc fort curieux de voir baptiser de cette antique manière. Je fus assez heureux pour entrer un jour dans une église où l'on allait baptiser deux petits enfans. Après les prières d'usage et la récitation du symbole, le prêtre prit l'enfant dans ses bras, et plongea dans l'eau sainte le derrière de la tête à laquelle il fit décrire trois signes de la croix. Voilà comment le fond des choses change, tout en conservant le même nom.

L'église Saint-Ambroise est un des monumens les plus anciens de la ville ; mais elle a subi, à diverses époques, des restaurations de styles différens. Le vaste portique où s'agenouillaient les pénitens existe encore à l'entrée de l'église : on ne peut le parcourir sans penser avec attendrissement aux prières et aux larmes versées en ces lieux, et exaucées par celui qui ne rejette pas les cœurs contrits et humiliés. Bien que cette construction ne remonte point à Théodose, peut-on oublier que, dans cet endroit même, ce prince, si grand de toutes manières, sut obéir au grand saint, gémir et pleurer sur son crime, s'abaisser devant Dieu, et relever la puissance de l'empereur par la docilité et l'humilité du chrétien ? Tel fut le prélude et le modèle de la domination de l'Eglise au moyen âge, puissance légitime et nécessaire qui a procuré le triomphe de l'idée sur la force et de la civilisation sur la barbarie : l'histoire commence à le reconnaître aujourd'hui.

« Sur le chemin qui conduit à Saint-Ambroise, je rencontrai une toute petite chapelle qui consacre un fait bien mémorable et bien grand : — Ce fut ici, dit une inscription, qu'Ambroise baptisa Augustin. Ce fut ici qu'ils chanterent ensemble le cantique sublime *Te Deum*. — Quels souvenirs, quelles vénérables figures nous apparaissent dans le lointain ! figures antiques, mais toujours présentes, parce que la religion rapproche de nous et rajeunit ceux qu'elle entoure de son auréole éternelle. L'antiquité chrétienne a un double charme et exerce une double influence sur nos esprits. Ses héros ont vécu en ce monde, et nous aimons à nous reporter au temps et aux lieux qu'ils ont parcourus : mais de plus, nous savons qu'ils sont vivans pour l'éternité ; le chrétien qui les admire sait aussi les implorer ; il lit leurs écrits, cherche à imiter leurs actions, et invoque leur puissance actuelle et toujours subsistante.

« Milan possède un immense hôpital bâti par le duc François Sforce et considérablement augmenté depuis ce temps. Mais là, point de sœurs : infirmiers et femmes à gages, multitude énorme de malades, lits trop rappro-

chés et sans rideaux. Avec la meilleure organisation matérielle, vous n'empêchez pas de graves inconvéniens au milieu de ces êtres oisifs et trop voisins les uns des autres. Quand un malade est à l'agonie, on apporte promptement un *paravent* à quatre pans dont on entoure le lit, et tout le dortoir sait alors qu'entre ces quatre murailles factices un de leurs frères va mourir. Des aumôniers disent tous les matins la messe dans ces vastes salles, qui peuvent recevoir quatre à cinq cents malades ; mais les bons soins et les consolations des Sœurs de Charité manquent aux malades, comme leur surveillance continuelle et leur influence chrétienne manquent aux aumôniers.

« Près de la belle église Notre-Dame-des-Grâces, construite sur le dessin du célèbre Bramante, on voit, dans l'ancien réfectoire des Dominicains, les restes de l'admirable cène de Léonard de Vinci. Ce n'est plus qu'une ruine, et c'est nous que l'on en doit accuser. La salle où se trouve ce chef-d'œuvre, aujourd'hui méconnaissable, a servi d'écurie aux chevaux de nos soldats. L'humidité s'est emparée des murs, la peinture a reçu de nombreuses atteintes ; en un mot, c'est une œuvre actuellement perdue. Le voyageur français ne doit point aller voir ce désastre en simple curieux, mais il songera un instant à ce que c'est qu'un peuple qui renie sa religion. Il le verra incapable de sentir le beau comme de faire le bien ; un tel peuple ravage, il détruit, il est barbare. Hélas ! il n'est pas besoin de venir en Italie pour faire ces tristes mais utiles réflexions. »

SOUSCRIPTION EN FAVEUR D'UNE MISSION CATHOLIQUE EN ANGLETERRE.

Au Directeur de l'*Univers*.

Paris, 10 février 1843.

Monsieur,

Serait-ce trop présumer de votre zèle pour la propagation de notre sainte religion, que de vous prier d'ouvrir dans votre journal catholique une *souscription* en faveur d'une des missions les plus délaissées de l'Angleterre ? Je ne le crois pas ; vous avez tant de fois, et avec un si vif intérêt, signalé les progrès du catholicisme en ce pays, que je ne puis douter que vous n'accueilliez avec empressement ma demande et la lettre qui l'accompagne et la motive. Cette lettre m'est adressée personnellement par l'apôtre même de la mission que je vous recommande, tendre ami que j'ai eu le bonheur de visiter en 1839, au sein de la fervente congrégation dont il est l'ange tutélaire, et pour laquelle il prodigue depuis sept ans, avec une charité héroïque toutes ses ressources et sa vie même. Combien j'aimerais à publier ici son nom vénéré, et à signaler à vos lecteurs le théâtre de ses travaux évangéliques ! Mais la publicité a des inconvéniens, qu'il me recommande d'éviter. Je me conformerai donc à l'intention de mon ami en taisant son nom, et en donnant pour garantie, aux catholiques français, du bon emploi qui sera fait de leurs aumônes, les noms respectables mentionnés dans sa lettre, le vôtre, Monsieur, et le mien.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'ABBÉ HOUEY.

aumônier de l'institution Laville, ex-professeur de philosophie au collège de Juilly.

Angleterre, 22 décembre 1842.

Vous connaissez déjà, très cher ami, la vaste étendue de pays qui m'est abandonnée. Je n'y compte pas moins de 15 à 20 villes et 130 ou 140 paroisses, formant une population d'environ 250,000 âmes. Dans chacune de ces paroisses nos pères dans la foi avaient élevé une église et souvent une ou plusieurs chapelles. Les églises subsistent toujours, monumens irrécusables de la foi et du zèle des anciens temps. Mais, l'hérésie s'en étant emparée, les catholiques restèrent et sont demeurés durant trois siècles, sans un seul oratoire où ils pussent se réunir pour adorer Dieu, entendre sa parole et participer au bienfait ineffable des sacremens. Si, à de longs intervalles, un prêtre traversait cette partie du comté, il ne pouvait visiter que quelques familles dont la demeure lui était connue, et cela même arrivait si rarement que bientôt le peu de fidèles, restés épars sur le sol, tombèrent dans l'indifférence et le protestantisme, faute d'instruction. Les catholiques anglais et irlandais, que leurs affaires ou des circonstances indépendantes de leur volonté forcèrent depuis à s'établir dans ce désert spirituel, aiment éprouver le même malheur, et combien, hélas ! dans ce moment même, s'y trouvent encore exposés ! J'en ai découvert plusieurs qui n'avaient pas vu de prêtre depuis trente ou quarante ans. Des enfans ont grandi, non seulement sans instruction, mais même sans avoir été baptisés.